



amertume

on entre dans les cafés du port
 avec des vagues sous les pieds,
 des possibles, ceux qu'on sait...
 on entre à tirant d'eau, à limite habitable,
 dans un gonflement de lune
certaines soirs le vent traverse,
 laisse des flaques de marées boueuses, des manques
 par les vitres des cables barbelés
 des guerres d'eau et de traces
on flotte entre deux horizons
 certains soirs on déborde à haut-le-cœur,
 la marée ne creve pas, ni en banglots
 les paroles se serrent contre les vitres
 les gens engouffrés dans leurs mots, ceux qu'on sait...
 on s'immerge, amertume des mots et des paroles
 et tout près l'océan en murmures incertains
 comme ces mots,
 ceux qu'on sait...

Affiche-poème N 1 - Brigitte Mouchel



une nuit

le noir cogne à travers à mi-clos, bat une nuit à entendre le noir à travers
 se souviens des battements, lente attente et se noyer, en une nuit tendue de peine
 à peine au matin

Affiche-poème N 2 - Brigitte Mouchel



les jardins

Les jardins, après la ville, les rues, les cafés, les jardins, après la voie ferrée, posés en bas, exposés.
 Les jardins, escarpés en balade, cailloux qui se tiennent leur nez, dentelles de rouille, collection d'échelles, outils rustiques, ficelles... ficelles... ça couine, brouette.
 Les jardins, humbles théâtres pour un public d'oiseaux, chaîne à trois paties, cabane aversée, petit tas de sable rond, oiseaux, oiseaux, oiseaux qui n'ont pas de nom, oiseaux communs ensemble, tiges qui leur répondent.
 Les jardins, parterres rangés, fleurs et légumes trop beaux, mais à pois bleus. Une dame fripée rassemble une poignée d'herbe pour quel lapin? Fagot de lutin, escarpote qui glissent, coquillages qu'on ramasse, au bout d'un terrain qui s'étire vers quel océan?
 Les jardins, un petit carré, trois poteaux, les saisons, nostalgie du temps à grand-mère. C'est ici que les regards se croisent, jardiner, les sentiments jusqu'à la nuit, étoiles.
 Les jardins, trace des petits gestes, le murle est revenu, bavardage près d'un portillon "comme il fait doux". Flamées de fleurs au hasard d'un chemin, brins d'herbe entre les pierres. Un coin de monde qui respire sans insouciance, juste celle de vivre, là, tranquille sous le ciel ouvert.

Affiche-poème N 3 - Brigitte Mouchel



Enfant trouée par l'absence de dire

Paroles entre une mère et l'enfant, un refrain, là. Demande la mère - l'enfant presque aussi grande - lui demande quel quel sentier l'une l'autre lui demande, lui dit l'océan rêver cris de mouettes lui demande. Lui demande si c'est l'une l'autre l'une. Lui demande pour rêver. C'est tout gris l'enfant, non? - qui remue, qui remue plus loin, qui fatigue, qui se laisse échouer, corps irrité de soi - grain de sable griffure. Horizon muet. Comprend pourquoi elle rêve pas? le fenêtre, pourquoi ne dit rien - une mère - sa

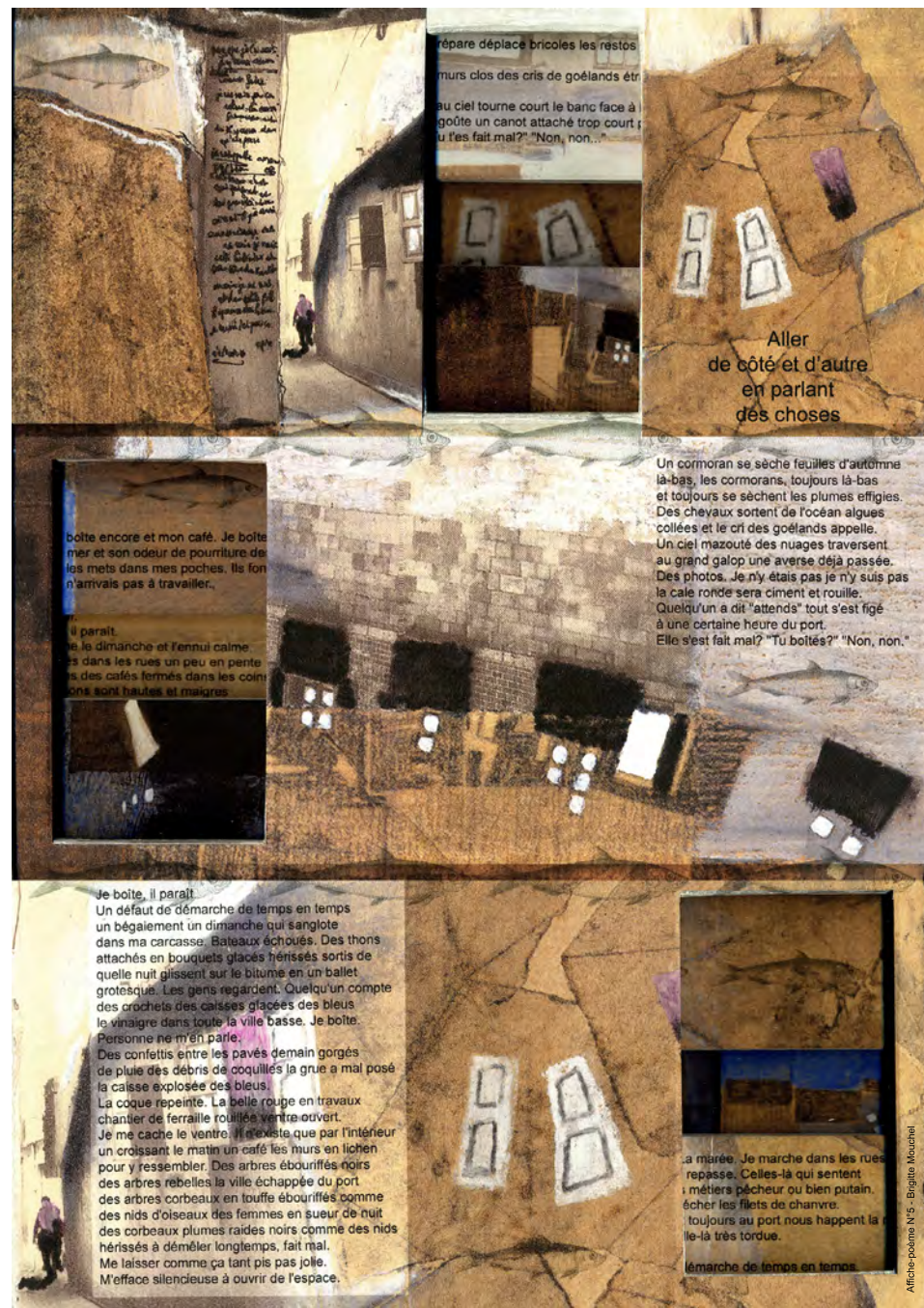
Le vent.

Les volets grincent, les murmures de la mère. Des paroles passent à travers cette nuit - seront le vent tourne en bourrasque. Le dire finira au bord du lit. à toucher l'enfant de galets, de mots vains, jaunes -roulent. Au matin elle entend la route mouillée derrière les volets. Le silence de la mère. Quelques matins de enfance. Son passage sans paroles. Répétition, l'horizon clos. Elle connaît cette mère ouverte par grand rêve, une mare de paroles silencieuses. Elle a perdu le désir - ou l'aube serait douce. Ne sait plus si elle est en partance. Accoster, retrouver une table un café pour être main oubliée ombre de l'autre côté de l'isage.

Enfant trouée par l'absence de dire

Ce qu'il reste après qu'elle soit partie - l'enfant - emportant les mots vains, empêchés - une marée. La nappe est restée à carreaux - et la mère. L'enfant, la mère lui a ôté la langue. Ce qu'elle

Affiche-poème N 4 - Brigitte Mouchel



aller de côté et d'autre en parlant des choses

Un comoran se sèche feuilles transformé légers, les comorans, toujours là-bas et toujours se séchant les plumes effilées. Des cheveux sortent de l'océan algues colorées et le cri des goélands appelle. Un ciel maussade des nuages traversent au grand galop une averse déjà passée. Des photos. Je n'y étais pas je n'y suis pas la cale ronlé sera ciment et rouille. Quelqu'un a dit "attends" tout s'est figé à une certaine heure du port. Elle s'est fait mal? "Tu bêtise?" "Non, non."
 Aller de côté et d'autre en parlant des choses
 boîte encore et mon café. Je boîte fier et son odeur de pourriture de ses mots dans mes poches. Si ton n'arrive pas à travailler.
 Je parle le dimanche et l'enfant calme dans les rues un peu en pente des cafés fermés dans les coins. Sans bruits et murmures.
 Je boîte, il paraît. Un défaut de démarrage de temps en temps dans ma carcasse. Bataux échoués. Des thons attachés en bouquets placés hémisphères sortis de quelle nuit gissent sur le bitume en un ballet grotesque. Les gens regardent. Quelqu'un compte des crochets des caisses glacées des bleus le venant dans toute la ville basse. Je boîte. Positionne me m'ign jadis. Des corllets entre les pavés demain gorgés de pluie des débris de coquilles la grue a mal posé la caisse explosive des bleus. La coupe répétée. La belle rouge en travaux chantier de ferraille rouillée ventrard. Je me cache le ventre il gémit que par l'intérieur un croissant le matin un café les bleus en lichen pour y ressembler. Des arbres ébouriffés ricés des arbres rebelles la ville échappée du port des arbres corbeaux en touffe ébouriffés comme des nids d'oiseaux des formes en leur de nuit des corbeaux plumes raides noirs comme des nids hémisphères à démolir longtemps, fat ras. Me laisser comme ça tant je pas joke. M'office silencieuse à ouvrir de l'espace.

Affiche-poème N 5 - Brigitte Mouchel



volets clos

je dénormais me retire
 creuse un manque
 un moment de retrait
 rumeurs de rumeurs
 lointains du monde

meurt un trait de lumière, en marée

je désormais entre temps
 entre le temps et le temps entre
 et pénombre à peine
 ombre et ma peine un peu et rumeurs et je meurs meurs à rien
 et sombre
 et je sombre
 tendre

Affiche-poème N 6 - Brigitte Mouchel

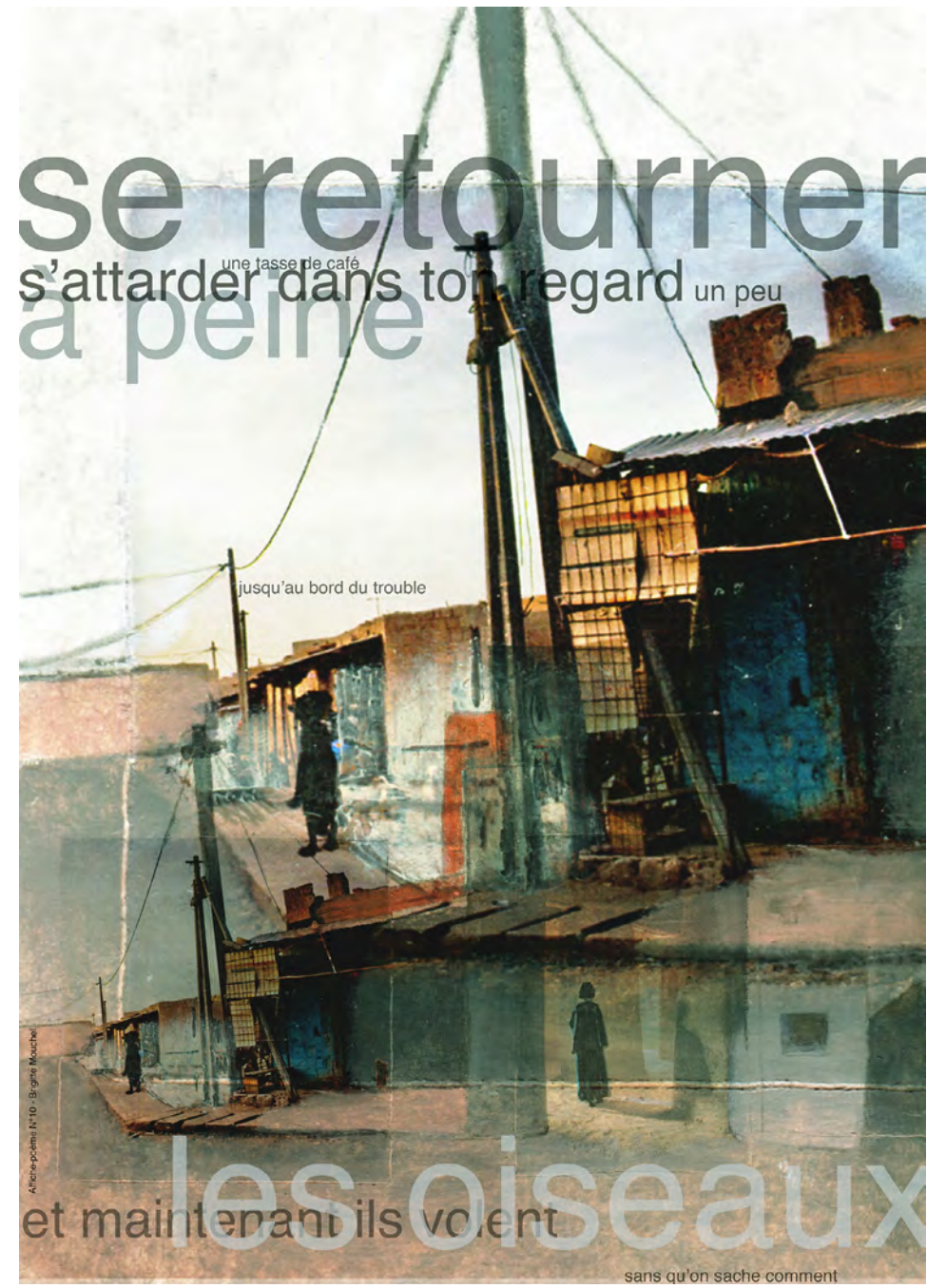


nulle part pour se cacher des espaces de poussière de poteaux électriques et de camions imperturbables

comme entendre le vent hurler dans l'espace entre nos bouches - et nous laisse éreintés
 le froissement des vols d'étourneaux au-dessus de nos têtes - leur danse insolente
 prendre la tête d'un cheval entre ses mains

parfois un camion quitte la route et emporte avec lui tout un pan de campagne
 prendre ton visage entre mes mains et mes lèvres
 et l'effroi résonne longtemps...

Affiche-poème N 7 - Brigitte Mouchel



se retourner à peine

s'attarder dans ton regard un peu
 une tasse de café

jusqu'au bord du trouble

les oiseaux et maintenant ils volent

sans qu'on sache comment

Affiche-poème N 8 - Brigitte Mouchel